

Martin Heidegger - Karl Jaspers

Correspondance (1932-1942)

Traduit par Claude-Nicolas Grimbort

Karl Jaspers (1883-1969) et Martin Heidegger (1889-1976) ont eu de longues relations, dont un ensemble de cent cinquante-cinq lettres constitue la trace la plus importante. Trois périodes peuvent être repérées dans cet échange. Les lettres conservées de la première, à partir de 1920, sont la face visible d'une amitié de plus de dix ans entre deux professeurs de philosophie qui se voyaient aussi fréquemment que possible. Heidegger fut l'hôte régulier de Jaspers à Heidelberg. La période s'achève fin 1931 avec une première interruption.

La deuxième période ici présentée commence, un an plus tard, par la tentative de Heidegger pour renouer à l'occasion de la publication d'un livre de Jaspers consacré à Max Weber. Contemporaine du III^e Reich, elle devient celle de la séparation « tacite », « non expressément consommée dans les faits », comme Jaspers la qualifiera plus tard. L'activité philosophique ne doit y jouer qu'un rôle restreint : comme il n'y a jamais eu accord, il ne peut y avoir désaccord. L'attitude politique est plus déterminante. Des deux côtés, jusqu'au milieu de 1933, l'aveuglement est extrême, mais Heidegger éprouve la nécessité d'« intervenir », alors que Jaspers croit peut-être encore aux vertus du recul philosophique. D'où un malentendu qui, de déceptions en silences, culmine avec la lettre de Heidegger du 1^{er} juillet 1935 : par ses aveux, sa conception des cours (formulation utile pour la lecture que nous pouvons en faire aujourd'hui) et son envoi exceptionnel d'une traduction de Sophocle, elle est un appel que Jaspers, sans doute en raison de griefs qu'il a en toute bonne foi contre son ancien ami, ne réussit pas à entendre.

Que le malentendu s'exprime ensuite dans des lettres non reçues ou non envoyées n'a rien d'étonnant. Plus personnel, en fin de compte, que philosophique ou même politique, il révèle que nul n'en a fini avec les histoires. Et le nœud dramatique de ces années noires, malgré les tentatives d'explication de l'après-guerre, ne parviendra pas à se résoudre, dans la dernière période, entre ces deux hommes qui ne se seront pas revus depuis le printemps 1933. (Il y a sans doute beaucoup d'autres façons de lire ces quelques lettres.)

C.-N. G.

111. Martin Heidegger à Karl Jaspers.

Fribourg, 8 déc. 32.

Cher Jaspers,

Grand, beau, simple et clair est votre nouveau texte. Un dialogue avec M[ax] W[eber] témoignage de reconnaissance qui vous permet de reprendre souffle, après l'accomplissement de votre grand ouvrage.

Cela me suggère cette idée : A côté de votre *Philosophie*, vous devriez mettre maintenant l'ouvrage qui s'appellerait : *Philosophes*. Ce serait un livre très différent de l'habituelle histoire de la philosophie, et peut-être la plus efficace « logique de la philosophie ». Et je suis heureux encore pour une autre raison. Il y a aujourd'hui si peu d'occasions de pouvoir admirer encore et de sentir une force spirituelle à l'œuvre.

Et celui qui essaie de réveiller la grandeur des anciens use de toute sa force jusqu'à ce que le tableau tienne, si tant est qu'il y arrive.

Il est vrai que je ne connais pas assez M. W., et il me restera même toujours étranger en fin de compte. Je présume qu'il y a aussi autre chose dans votre ouvrage. Je dis « présume », parce que je n'ai toujours pas réellement étudié à fond votre ouvrage, je ne l'ai pas encore fait mûrir en moi pour avoir une explication intime avec lui. Les expériences que j'ai faites à mes « dépens » avec les commentaires d'autrui me rendent encore plus prudent. Saisir le trait fondamental qui, proprement, engendre un tel ouvrage, je ne m'en crois pas encore capable aujourd'hui. Il faudra bien que j'y arrive un jour.

Je prends à présent avec de nouveau *un peu* plus d'espoir mes recherches personnelles ; car les choses ont fini par aller si loin que je suis unanimement récusé sur toute la ligne de ce qui se prétend « philosophie ». Le tintamarre est passé, et je me sens repoussé dans l'anonymat bienfaisant d'avant 1927.

J'ai entièrement consacré aux Grecs les dernières années, et même pendant ce semestre de congé ils ne me lâchent pas. Le petit côté « personnel » s'estompe toujours plus pour moi dans cet air vif. Arriverons-nous à faire, pour les décennies à venir, un sol et un espace à la philosophie, des hommes viendront-ils, porteurs en eux d'une injonction lointaine¹ ?

Quand ferez-vous votre conférence à Fribourg ? Pour de nombreuses raisons, il serait important que vous veniez.

Je vous remercie de votre petit livre
et vous envoie mes sincères sentiments

votre

Martin Heidegger.

112. Karl Jaspers à Martin Heidegger.

Heidelberg 10. 3. 33.

Cher Heidegger,

Vous n'avez pas encore eu de réponse de ma part à votre lettre où vous m'avez si positivement remercié de ce que j'ai écrit sur Max Weber. Aujourd'hui, je veux seulement vous dire à quel point vous m'avez fait plaisir. Mais j'aimerais surtout vous demander si vous ne voudriez pas revenir me voir pendant ces vacances. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes parlé — les dernières fois étai[en]t même, dans leur brièveté, comme de simples échanges de politesse —, qu'il faut faire un effort sur nous-mêmes pour reprendre contact. Comme cela est déjà arrivé autrefois, non pas dans l'échange de nos écrits, mais seulement dans notre dialogue, rien n'empêche qu'il en soit de même à l'avenir. Si les écrits ont tendance à rendre étrangers, raison de plus pour qu'il revienne au verbe de réunir. Finale-

1. L'expression se retrouve dans le Discours de Rectorat.

ment, nous sommes quand même plus que ce que nous écrivons. Je serais très heureux si vous vous décidiez. *Toute* date me conviendrait en mars, mieux qu'en avril.

Avec les sentiments les plus sincères de notre maison à la vôtre

votre Karl Jaspers.

113. *Martin Heidegger à Karl Jaspers.*

Fribourg-en-Br., 16 III 33.

Cher Jaspers,

Je vous remercie beaucoup de votre lettre et de l'invitation. En ces semaines de mars, mon travail de congé touche à sa fin. Puisque nous attendons de la visite fin mars et que j'ai besoin d'avril pour préparer mon semestre, je préférerais venir chez vous tout de suite. Si d'ici à vendredi soir il n'y a pas de contre-ordre de votre part, je pars le 18 III au matin par l'express et suis à 9 h. 52 à Heidelberg.

Je voudrais y être incognito pour n'émietter ni le temps ni l'entente.

Avec les sentiments les plus sincères
de notre maison à la vôtre

votre

Martin Heidegger.

114. *Martin Heidegger à Karl Jaspers.*

Fribourg-en-Br., 3 avril 33.

Cher Jaspers,

J'espérais encore avoir n'importe quelles informations précises sur les plans de réorganisation des universités. Baeumler ne dit rien ; sa courte lettre donne l'impression qu'il est fâché. De Krieck¹ à Francfort il n'y a rien non plus à apprendre. Karlsruhe ne bouge pas.

Le 6 avril doit se tenir une réunion du groupe de travail des facultés de philosophie ; notre délégué est Schadewaldt. L'envoyé de Heidelberg n'est pas connu ici.

Il y a peut-être quelque chose à apprendre à cette occasion, surtout par les représentants de Berlin. Un groupe de travail créé à Francfort — d'après des définitions de Krieck tourne court également.

1. Alfred Baeumler et Ernst Krieck : les « pédagogues » les plus influents du national-socialisme. Les attaques de Krieck contre Heidegger à partir de 1934 sont célèbres, et c'est sous son rectorat à Heidelberg que Jaspers sera mis à la retraite et interdit d'enseigner, sa femme étant juive.

Notre recteur, avec lequel j'en ai parlé, est seulement effrayé du manque d'activité de la conférence des recteurs.

Je vous remercie beaucoup des jours que j'ai passés à Heidelberg — ils auraient certainement été encore plus profitables, si j'avais fait le nécessaire pour me rendre accessible votre *Philosophie* dans toute sa densité. D'un autre côté, j'ai tiré de nos conversations d'importantes indications. Il me semble qu'en ce qui concerne notre vieux point de litige principal, une entente se prépare des deux côtés sur des chemins tout différents.

Il est vrai que comme « commentateur », j'ai besoin pour mon travail artisanal de beaucoup de temps et de peine, si bien que d'ordinaire l'essentiel n'aboutit qu'*ad hoc*.

Pour obscures et problématiques que soient bien des choses, je n'en ressens pas moins toujours davantage que nous sommes en train de nous faire à une réalité nouvelle et qu'une époque a vieilli.

Tout est suspendu à la question de savoir si nous préparons pour la philosophie la place où elle puisse jouer son rôle comme il faut et lui procurons le verbe dont elle a besoin¹.

Si je trouve le temps de dicter l'interprétation de Parménide, je vous l'envoie.

Avec les sentiments les plus sincères de notre maison à la vôtre

en vieille amitié

votre

Heidegger.

115. Karl Jaspers à Martin Heidegger.

Heidelberg 20. 4. 33

Cher Heidegger,

Je me rappelle avec plaisir les jours passés en votre compagnie. Je vous remercie d'avoir permis que nous nous retrouvions ensemble en toute familiarité. Dans des moments de paix que je n'oublie pas, vous m'avez laissé jeter un regard dans les origines qui sont les vôtres, comme il vous était déjà arrivé de le faire, mais cette fois confirmation et répétition aidant — ce fut plus important pour moi.

Je n'ai malheureusement pas pu réaliser mon désir de faire de la philosophie. Dans l'intervalle, j'étais à Berlin — soucis familiaux² —, nous sommes revenus cette nuit. En ce qui concerne l'université, je n'en ai rien entendu dire, mais j'ai bien pris l'atmosphère de Berlin telle qu'elle se laisse voir dans les milieux nationaux allemands et dans les milieux juifs. La vaillance m'a ravi — je n'ai pas encore vu la ligne spirituelle authentique.

Maintenant, je reviens enfin à mon travail semestriel. Il devrait être mieux fait que jamais.

1. Cf. encore le Discours de Rectorat.

2. Le beau-frère de Jaspers, médecin à Berlin, commençait à être victime, en tant que Juif, du boycott inspiré par le décret « aryen » du 7 avril 1933.

Donnez encore de vos nouvelles !
L'interprétation de Parménide ou l'explication du mythe de la caverne me ferait très plaisir.

Sentiments les plus sincères
en toute amitié
votre Karl Jaspers.

Je vous remercie beaucoup de votre lettre. Vous êtes agité par l'époque¹ —, je le suis aussi. Il faut que se manifeste ce qui se trouve en elle de particulier.

116. Martin Heidegger à Karl Jaspers.

[Fribourg-en-Br.] 24 mai 33

Cher Jaspers,

Je ne peux malheureusement me rendre pour le moment à Heidelberg, car je dois encore préparer quelque chose d'important pour la journée universitaire du 1^{er} juin.

Sentiments sincères de notre maison à la vôtre

en vitesse
votre
Heidegger.

117. Karl Jaspers à Martin Heidegger.

Heidelberg 23. 6. 33.

Cher Heidegger,

J'entends dire que vous faites une conférence² vendredi prochain à Heidelberg. Si c'est vrai, j'en serais très heureux. A tout hasard, je voudrais tout de suite vous inviter à loger chez nous.

Sentiments sincères
votre K. Jaspers.

1. Heidegger est élu recteur de l'université de Fribourg le 21 avril 1933. Il démissionnera fin février 1934.

2. Conférence tenue le 30 juin, à l'invitation des étudiants de Heidelberg : *L'université dans le nouveau Reich*. Dans son *Autobiographie philosophique*, Jaspers donnera un récit amer, où domine la déception, de cette conférence et de la brève et dernière visite que Heidegger lui fit à cette occasion.

118. *Martin Heidegger à Karl Jaspers.*

Fribourg, 24 juin 33.

Cher Jaspers,

Ma conférence a lieu vendredi. Je serai vers 5 heures à Heidelberg. Je vous remercie de votre invitation et viens très volontiers. J'espère pouvoir arranger mon travail ici de manière à rester samedi à Heidelberg.

Sentiments sincères

votre

M. Heidegger.

119. *Karl Jaspers à Martin Heidegger.*

Heidelberg 23/8 33

Cher Heidegger,

Je vous remercie de votre discours de rectorat¹. Je suis bien aise de le découvrir maintenant dans sa version authentique, après ce que j'en avais lu dans la presse. Votre esquisse à grands traits de l'hellénisme ancien m'a encore touché comme une vérité nouvelle et qui, aussitôt, allait de soi. Vous êtes en cela en accord avec Nietzsche, mais avec cette différence qu'on peut espérer qu'un jour, dans une interprétation philosophique, vous accomplirez ce que vous dites. Votre discours a de ce fait un soubassement digne de foi. Je ne parle pas de style et de densité, lesquels — autant que je le vois — font de ce discours le document, unique à ce jour et qui restera comme tel, d'une volonté dans l'université actuelle. La confiance que je mets dans votre façon de philosopher, et qui a trouvé une nouvelle vigueur depuis ce printemps et les conversations que nous avons eues alors, n'est pas troublée par des particularités de ce discours qui sont de circonstance, par quelque chose qui y est qui me donne un peu une impression d'artificiel et par des phrases qui me semblent même avoir une résonance creuse. Somme toute, je suis seulement heureux que quelqu'un puisse parler ainsi en atteignant aux limites et aux origines authentiques...

Ci-jointe la copie dont vous souhaitiez prendre connaissance et que je vous demande de détruire (requête du dirigeant des étudiants)².

Fin juillet et début août, j'ai rédigé un texte pour vous faire des propositions pour la réforme des études médicales. Mais la chose n'a marché qu'en prenant une démarche de pensée qui englobe l'université en général — séparées, des propositions particulières n'ont pas de sens, parce que seul l'esprit dans lequel elles

1. Prononcé le 27 mai. Dans ses *Notes sur Heidegger*, Jaspers sera nettement plus critique et subjectif à l'égard de ce discours.

2. Document que Heidegger semble avoir détruit en effet. Aucun autre ne permet de préciser de quoi il s'agit exactement.

sont faites et mises à exécution leur donne ce sens. C'est pourquoi je n'ai pas du tout traité à la médecine en tant que telle. Mon texte — jeté sur le papier et non travaillé —, je le laisse dans le tiroir. Je ne vous l'envoie pas. Quand vous viendrez me voir la prochaine fois et si vous en avez envie, je vous le montrerai¹.

Hier, les nouvelles dispositions pour notre université ont paru dans la presse. C'est un pas extraordinaire. Depuis que je sais par expérience personnelle comment travaillaient les dispositions antérieures et depuis le temps que je me suis abstenu, en connaissance de cause, de toute initiative, parce que tout échouait contre ce mur, je ne peux faire autrement que de trouver correctes les nouvelles dispositions. Regretter qu'une grande époque de l'université, dont nous savions depuis longtemps la fin, soit en effet visiblement et radicalement finie à présent est la douleur d'un respect auquel je ne me refuse pas. Les nouvelles dispositions me semblent bien formulées, n'y manque à mon avis qu'un point important : Il faudrait que celui qui a de tels pouvoirs — si les dispositions doivent accomplir quelque chose *de durable* — réponde également d'erreurs, que ce soit de caractère ou de discernement, qu'il commettrait dans ses actes. La forme sous laquelle la critique peut arriver, dans une instance dirigeante, à *apparaître* et à *être efficace* ne me semble pas établie. Il est excellent que les membres consultatifs de la faculté manifestent leur opinion par écrit, mais à quoi bon, si personne n'en a connaissance, et s'il n'y a pas demande d'information ? Il faudra encore corriger et élargir ces dispositions, si l'on veut éviter qu'au fil des ans ne se développe une gestion liée au hasard des intrigues. Pour le moment, la première mise à l'épreuve sera de savoir jusqu'à quel point les dirigeants de tous grades qui nommeront chacun leurs subordonnés posséderont le « don de distinguer les intelligences ». Je souhaite pleine réussite à ce principe aristocratique.

S'il vous était possible de revenir encore une fois en octobre à Heidelberg, j'en serais très heureux. D'ici là, beaucoup de choses se seront passées et certaines se seront éclaircies. J'aimerais parler avec vous, pour le cas où vous tiendriez à connaître mes expériences concrètes et mes opinions.

J'espère que votre excursion en canoë avec votre fils s'est bien passée pour vous. Le temps chaud devait être parfait pour une telle proximité avec la nature ?...

Sentiments sincères

votre K. Jaspers.

1. Ce projet de réforme, prônant une université « aristocratique », Jaspers pensait encore à la fois qu'il pourrait intéresser le ministère des Affaires culturelles et de l'Enseignement de Karlsruhe et savait qu'il n'en serait tenu aucun compte, notamment parce que sa femme était juive. En en parlant dans sa lettre, il espérait, mais sans le lui demander, que Heidegger « en informerait le gouvernement ».

Fribourg-en-Br., 1^{er} juillet 35.

Cher Jaspers,

Sur ma table de travail se trouve un dossier avec l'inscription « Jaspers ». De loin en loin, une fiche y entre; s'y trouvent aussi des lettres commencées, des morceaux d'une explication à l'occasion de mon premier essai pour saisir le troisième volume de *Philosophie*. Mais ce n'est encore rien de bien. Et puis il y a vos conférences, où je prévois les premiers éléments de la *Logique*. Je vous remercie beaucoup de cette marque d'amitié qui m'a fait *très* plaisir; car la solitude est à peu près complète. Quelqu'un m'a rapporté un jour que vous travailliez à un livre sur Nietzsche, ainsi je puis me réjouir d'apprendre à quel point persiste le courant qui, chez vous aussi, coule vers la grande œuvre.

Chez moi — s'il faut en parler — c'est un tâtonnement pénible; depuis seulement quelques mois, j'ai repris le travail interrompu dans l'hiver 32-33 (semestre de congé); mais c'est un grêle balbutiement, et autrement il y a aussi deux aiguillons — l'explication avec la foi de l'origine et l'échec du rectorat — juste assez de ce qu'il y a réellement à surmonter.

L'expression de ce qui se doit dans les cours se fait dans le travail d'interprétation; mais ce n'est là qu'une occasion de plus pour éprouver combien la distance est grande, qui sépare des possibilités de penser réellement...

La vie ici — à moitié à la campagne —, les semaines au chalet, les garçons qui grandissent (Jörg, l'aîné, est à l'internat de Lietz, au château Bieberstein, et progresse magnifiquement) — tout cela est beau.

Avec l'amitié sincère

de votre

Martin Heidegger.

La traduction ci-jointe de Sophocle, qui est née à l'occasion du cours¹ de ce semestre, est pensée comme *souhait* d'un petit échange de présents.

SOPHOCLE : *Antigone*, v. 332-375.

πολλὰ τὰ δεινά...

STROPHE 1

*Diversement l'inquiétant règne
Et rien de plus inquiétant que l'homme;
Lui sort sur le flot écumant
dans le coup de vent du sud en hiver —
et croise au sein de la
lame arrachée dans la profondeur.
Lui aussi fatigue*

1. *Introduction à la métaphysique*. La traduction de Sophocle est différente (plus ramassée et peut-être plus belle) de celle qui figurera dans la version publiée en 1953.

*des dieux la plus saillante, la terre,
l'indestructiblement infatigable,
la transformant d'année en année,
poussant et repoussant avec les chevaux
les charrues.*

ANTISTROPHE 1.

*Et à la nuée des oiseaux voltigeant sans peine
il tend ses rets et chasse
le troupeau des animaux du pays sauvage
et la vie foisonnant dans la mer
avec des filets tressés,
l'homme avisant à tout,
et par ruse assouvit la bête
qui fait sa nuit sur les monts et erre :
la nuque au crin rugueux du cheval
et le taureau des monts jamais vaincu,
par accolement il les force au joug.*

STROPHE 2.

*Et dans l'ébruitement de la parole
dans le savoir aussi prompt que le vent
il se trouva et dans l'aspiration
à régner sur les villes.
Et il inventa comment fuir
l'exposition aux traits
des intempéries et gelées inhospitalières.
Partout en chemin et pourtant sans issue
il arrive à rien.
De la poussée — de la mort seule
il ne peut jamais en fuyant se défendre,
quand bien même il réussit devant une infirmité douloureuse
à s'échapper convenablement.*

ANTISTROPHE 2.

*Inquiétant, au delà de tout espoir
assurant sa maîtrise : les machinations du savoir —
s'il penche un jour vers le mal,
un autre il en vient à l'honnête.
Dans le milieu du statut de la terre allant
sa route et du droit juré des dieux.
Très élevé dans la cité déchu de la cité
il va, le non-étant lui étant
par amour du risque.
Qu'il ne soit l'invité de mon foyer
ni avec moi au conseil,
celui qui poursuit des actions pareilles.*

121. *Karl Jaspers à Martin Heidegger.*

Je vous remercie de votre lettre de juillet et de votre traduction de πολλά τὰ δεινὰ...

Les deux m'ont fait très plaisir¹.

Heidelberg, 14. 5. 36

votre Jaspers

122. *Martin Heidegger à Karl Jaspers.*

Fribourg, 16 mai 36.

Cher Jaspers,

Magnifique la façon dont vous posez un livre après l'autre. A Rome, où j'ai tenu la conférence ci-jointe sur Hölderlin, j'ai su que vous travailliez à un livre sur Nietzsche. En février de cette année, j'avais annoncé pour l'hiver prochain un cours sur *La volonté de puissance* de Nietzsche; ce devait être mon premier. Maintenant que votre livre est là, je n'ai pas besoin de faire cette expérience; car mon intention était justement ce que vous dites clairement et simplement dans votre préface: montrer qu'il est temps de passer de la lecture de Nietzsche au travail. Maintenant je peux tout de suite indiquer simplement votre livre, qui est en outre accessible aux étudiants. Et pour cet hiver, je choisirai un autre cours.

J'ai reçu ces jours-ci la brochure ci-jointe avec l'*Autobiographie* qui vient d'être découverte du jeune Nietzsche et je voulais vous l'envoyer de toute façon, car j'ai pensé qu'elle arriverait encore à temps pour votre travail. Depuis l'automne, je suis — tout à fait à contrecœur, mais pour les besoins de la cause — dans la commission pour l'édition de Nietzsche. Je veillerai de mon mieux à ce que ce qui vous paraît « souhaitable » ne reste pas seulement un souhait.

A l'occasion d'une séance à Weimar en février de cette année, j'ai pu voir cette *Autobiographie* qu'on venait de découvrir; sous le coup d'une impression immédiate, je fis la proposition de publier aussitôt le texte pour montrer à la jeunesse actuelle un exemple de la façon dont un garçon de 19 ans voit sa vie. L'original est au format papier ministre, les pages sont malheureusement coupées dans la reproduction; et la brochure est malheureusement trop chère, bien que j'aie insisté pour qu'elle soit le meilleur marché possible. Je pense que vous y trouverez du plaisir.

Rome et l'Italie — pour la première fois. Nous avons fait le voyage tous ensemble, ma femme, Jörg et Hermann. Tous ces dix jours à Rome, j'étais littéralement déconcerté, irrité presque et furieux — je n'ai compris pourquoi que par la suite; les « impressions » n'ont pas du tout chez moi d'effet immédiat; il semble que les choses pénètrent simplement en vous — et ensuite, un jour, elles reviennent

1. Billet accompagnant le livre de Jaspers sur Nietzsche. Les deux philosophes continuent de s'adresser leurs livres, avec dédicace; ici par exemple: « Avec mes sentiments sincères! 14. 5. 36. Jaspers. »

seulement en mémoire ; et cette mémoire semble être plus solide que le présent — soudain je suis surpris de me trouver devant le Moïse de Michel-Ange dans la pénombre de San Pietro in Vincoli, ou sur la Piazza Navona, ou à Tusculum ; surtout le paysage...

Entre-temps, je suis revenu au travail quotidien — rien d'autre qu'interpréter ; cette fois, rien que le traité de Schelling sur la liberté, tout comme j'ai peiné sur Aristote il y a quinze ans. Dans les exercices pratiques, la Critique du Jugement *esthétique* de Kant — je m'approche lentement de ce qui est en cause, et je suis étonné, étonné. Les Souabes, au rang desquels je dois me compter, ne deviennent sensés, comme on sait, qu'après quarante ans — et ainsi il reste tout juste assez pour comprendre ce qui se passe réellement dans la philosophie. Et ensuite les contorsions individuelles deviennent très indifférentes et ne servent que comme moyens de fortune — donc comme échelles de corde pour grimper à l'aventure dans les précipices et le long des parois rocheuses. Parfois on aimerait avoir plusieurs têtes et plusieurs mains.

La chemise « Jaspers » sur ma table de travail devient toujours plus « épaisse ». Autrement, c'est la solitude.

Au fond, nous devons accepter comme un état merveilleux que la « philosophie » soit sans prestige — car maintenant il s'agit de lutter pour elle discrètement ; par exemple, au moyen donc d'un cours sur un traité de Schelling, ce qui a en soi un effet singulier. Mais devient clair parfois ce qui a eu lieu et qui nous manque : c'est-à-dire le savoir véritable *que* quelque chose nous manque.

Ce nouveau livre est pour moi le meilleur témoignage que vous allez bien. Je vous souhaite tout ce dont vous avez besoin pour le pas suivant.

Avec l'amitié sincère
de votre
Martin Heidegger.

123. Karl Jaspers à Martin Heidegger.

Heidelberg 16. 5. 36.

Cher Heidegger ¹,

Je viens de recevoir votre lettre avec les précieux cadeaux. Je suis content d'avoir de vos nouvelles. Et je suis particulièrement content de voir que vous êtes à votre affaire avec une force si manifeste. J'ai hâte de me mettre à la lecture de votre *Hölderlin*, que je vais attaquer dès ce soir. Mais dès maintenant je voudrais profiter du premier mouvement pour vous remercier.

Votre attitude envers la philosophie de notre époque est aussi la mienne ; les auteurs que vous estimez — Nietzsche, Holderlin — nous rapprochent. Que malgré tout je me taise, vous le comprendrez et vous y consentirez. Mon âme est

1. Heidegger a-t-il jamais reçu cette réponse ? Elle n'existe qu'à l'état de brouillon dans les papiers de Jaspers et porte curieusement la même date que la lettre de Heidegger.

devenue muette ; car je ne reste pas dans ce monde avec la philosophie « sans prestige », comme vous l'écrivez de vous, mais au contraire je deviens... le mot ne vient pas. C'est cependant dans notre activité silencieuse, aussi longtemps qu'elle sera permise, que nous pouvons nous trouver.

[Pour me raconter pourtant un peu : Physiquement, je suis sur la corde raide ; les plus petites exigences — même voyager — épuisent mes forces. En ce moment je vais bien. L'an dernier, de juillet à octobre et les dernières semaines jusqu'à Noël, j'ai été très malade, j'avais des frissons, des saignements — mais tout va mieux. La manière dont s'effectuait le travail sur Nietzsche permettait que je le poursuive même au lit, si bien que les vacances n'ont pas été perdues. ¹]

J'ai lu avec plaisir vos impressions de Rome. Quelle expérience magnifique de voir pour la première fois à cet âge Rome et les paysages méditerranéens ! Il y a quelque chose de singulier dans la manière dont vous décrivez comment vous avez fait cette expérience, non pas au présent et pourtant en toute appropriation ; le rôle du souvenir devient en quelque sorte créateur. Je crois peut-être connaître aussi cela, mais chez moi le trait principal en est tout autre. Je m'abandonne à l'instant, deviens enthousiaste et insatiable. C'est pourquoi, désarmé comme je le suis, je ferai plus de bêtises et travaillerai moins que vous. Ensuite, le souvenir devient pourtant aussi pour moi source d'activité philosophique, fond toujours revivifiant et échelle de mesure, et l'activité philosophique devient à son tour, pour une bonne part, remerciement.

Le manuscrit de Nietzsche, que j'ai aimé recevoir de votre main, m'a été envoyé il y a quelques jours de Weimar. Je l'ai tout de suite montré et commenté aux étudiants de mon séminaire. Ce savoir précoce qui anticipe déjà tout ce qui est en question et cette noblesse et ce sérieux qui va au tout sont saisissants. Oui, ainsi doit être l'étudiant allemand !

Avec mes sentiments sincères

votre

KJ

124 Karl Jaspers à Martin Heidegger.

Heidelberg 12 octobre 1942

Cher Heidegger ²,

Je suis gêné non seulement de vous remercier de votre essai sur Platon — et de votre interprétation de Hölderlin —, mais encore d'y apporter une réponse. Je ne sais plus au juste ni clairement à qui je dois écrire, car depuis bientôt dix ans nous ne nous sommes plus parlé, vous m'avez écrit sur mon Nietzsche en 1936 un accusé de réception amical, avec aussi une phrase qui vous concernait person-

1. Paragraphe biffé dans le brouillon.

2. Lettre restée à l'état de brouillon.

nellement, importante, mais sans question latente et — étant donnée la situation — sans qu'il me soit possible de me prononcer réellement à ce sujet. Ensuite, je n'ai plus eu de vos nouvelles, ni quand il s'est agi de mon destin personnel depuis 1937 ni quand je vous envoyais, en 1937 et 1938, deux livres dont je n'ai pu dès lors que supposer comme vraisemblable que vous les aviez reçus. Ne me sont parvenues de vous que ces deux études, relevant sans conteste toutes deux de cet esprit qui est le vôtre, mais toutes deux avec une manière de dire les choses que je ne comprends peut-être pas entièrement, car je ne connais pas l'arrière-plan qui s'est développé chez vous pendant ces années. [Sinon, ce que j'ai appris de vous était indirect, insuffisant et insignifiant au point de vite disparaître de la mémoire, hors quelques lettres de votre main adressées à d'autres, qui, ne sachant qu'en faire, firent appel à moi en 1933 et 1934. A leur sujet il n'y a rien à dire, la discrétion l'exige. ¹]

Je ne vous écris tout cela que pour expliquer que je suis gêné. [Et l'état de fait fondamental de notre situation actuelle l'un envers l'autre (mieux vaut presque ne pas en discuter aujourd'hui) ne peut être changé. ¹]

Ce que vous écrivez dans *La doctrine de Platon sur la vérité* m'intéresse, parce que, comme si souvent dans votre activité philosophique antérieure, vous cherchez à insister sur l'origine. Votre réponse personnelle à cette question se trouve à mon avis reléguée au second rang, au profit de ce qui est effectivement en cause dans votre manière de poser la question et des principes que vous revendiquez. Même si vous ne m'atteignez, ni avec Holderlin ni avec Platon, dans le « sentiment » à partir duquel je comprends ces textes, j'admire cependant votre aptitude peu commune à dépister du philosophique là où personne ne semble autrement le soupçonner. Peut-être que je manque de capacités, mais il me semble que les développements de votre sujet vont à l'encontre de vos dispositions de départ. Il me semble que votre premier pas s'engage sur le plan qui convient, mais que votre démarche ultérieure n'en saisit pas le contenu possible et manque de méthode, à la place de laquelle elle ne met au contraire qu'ordre d'exposition, forme d'expression, apparence d'ensemble. J'entends cela en un sens positif, indéniable en soi, mais au lieu de la méthode proprement dite, il me semble n'y avoir là qu'un succédané. Dans le détail, je m'embrouille avec mon sentiment, si je cherche à vous suivre. Un exemple dès le commencement : le « non-dit » d'un penseur pour quoi je me « dépense sans compter » — vrai, je le lis en plein accord de sentiment, de profonds souvenirs me reviennent à l'esprit, — mais ensuite : « pouvoir dorénavant savoir » — cela agit sur moi comme un soudain obscurcissement de l'espace qui venait de s'ouvrir, car un tel non-dit que je puis savoir après coup n'est précisément jamais ce pour quoi je me dépense sans compter, mais ce pour quoi je fais de mon mieux peut-être, avec toute ma force de travail, non avec moi-même. Dans la suite, le « virage dans la détermination de l'essence de la vérité » reste pour moi, il est vrai, un problème hors du commun, que vous avez sûrement raison d'esquisser, mais historiquement peu digne de foi dans la forme que vous lui donnez ici. En ce cas, je me rends compte que je ne puis porter un jugement sur ce que vous voulez dire au juste.

1. Passages biffés.

Mais cela dépend sans doute de ce que je ne comprends pas encore la vérité comme le décèlement au sens où vous l'entendez. Ce que vous indiquez dans les six lignes de la fin, j'aurais aimé en lire un développement. Si les possibilités limitées de l'édition forcent à la restriction, cela serait alors infiniment plus important pour moi que l'interprétation de Platon, qui ne deviendrait pourtant intelligible que comme la conséquence de ce principe. Ainsi l'ensemble exerce sur moi une tension constante qui ne trouve pas à se résoudre et me fait l'effet d'une promesse déçue à la fin. Je pourrais presque dire qu'à la fin de ma lecture je me sens trompé, car il était toujours question du décèlement, sans que soit dit ce qu'il est à proprement parler. Tout d'abord, ce qui est en cause semble provisoirement s'appuyer sur le sens grec du mot, que j'ai trouvé aussi chez Soden, mais ensuite, à la fin, il y a ce refus de communiquer à ce sujet autre chose qu'une promesse d'avenir qui n'a aucun effet sur moi. Ainsi je dois avouer les défauts de ma capacité de comprendre, qui n'empêchent pas que je puisse percevoir votre production dans ses scrupules et sa circonspection, dans son art de l'interprétation et le sérieux de son arrière-plan.

Avec mes sentiments les plus sincères, nés d'un lointain passé.

(La traduction intégrale de la correspondance de Heidegger et de Jaspers doit paraître prochainement dans la *Bibliothèque de philosophie* aux Éditions Gallimard.)